

Bibliomanie 5

Bibliographie et autre documentation

Jacques Lacan

Le Séminaire XXIII et autres textes

Théorie des psychoses (1971-1977)

Index

<i>Le Séminaire, livre XIX : ... ou pire (1971-1972)</i>	2
<i>Je parle aux murs (1971-1972)</i>	2
<i>Le Séminaire, livre XX : Encore (1972-1973)</i>	3
<i>Le Séminaire, livre XXI : Les non dupes errent (1973-1974)</i>	3
<i>Le Séminaire de Jacques Lacan : RSI (1974-1975)</i>	3
<i>Le Séminaire, livre XXIII : Le Sinthome (1975-6)</i>	4
<i>Ouverture de la Section Clinique (1976)</i>	7
<i>Séminaire 76-77 : L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre (1976-1977)</i>	7

Jacques Lacan, *Le Séminaire, livre XIX : ... ou pire* (1971-1972), Paris, Seuil, 2011.

22

« Mais qu'est-ce que la forclusion ? (...) Elle est à placer au point où nous avons écrit le terme dit de la fonction. Ici se formule l'importance du dire. Il n'est de forclusion que du dire, que de ce que quelque chose qui existe puisse être dit ou non — l'existence étant déjà promue à ce qu'assurément il nous faut lui donner de statut. Et de ce que quelque chose ne puisse être dit, il ne saurait être conclu qu'une question sur le réel ».

192

[Sur la *Verwerfung*] « Freud l'appelle *jugement qui, dans le choix, rejette*. Il ajouta *qui condamne*, mais je le condense. Ce n'est pas parce que la *Verwerfung* rend fou un sujet quand elle se produit dans l'inconscient, que la même, et du même nom d'où Freud l'emprunte, ne règne pas sur le monde comme un pouvoir rationnellement justifié ».

231

« Ce n'est pas du tout *entitaire* la maladie mentale. C'est plus tôt la mentalité qui a des failles... »



Jacques Lacan, *Je parle aux murs* (1971-1972), Paris, Seuil, 2011.

96

Ce qui distingue le discours du capitalisme est ceci — la *Verwerfung*, le rejet en dehors de tous les champs du symbolique, avec les conséquences que j'ai déjà dites... »

107

« Qu'est-ce qui sépare, quelle distance, entre la façon d'ouvrir les portes de l'hôpital psychiatrique en un endroit où le discours capitaliste es parfaitement cohérent avec lui-même, et dans un endroit comme le nôtre, où il en est

encore aux balbutiements ? La première chose que peut-être les psychiatres (...) pourraient recevoir (...) de la réflexion de ma voix sur ces murs, c'est de savoir ce qui les spécifie comme psychiatres.

Ça ne les empêche pas, dans les limites de ces murs, d'entendre autre chose que ma voix. La voix, par exemple ce ceux qui y sont, puisque, après tout, ça peut conduire quelque part, jusqu'à se faire une idée juste de ce qu'il en est l'objet *a* ».

Jacques Lacan, *Le Séminaire, livre XX : Encore (1972-1973)*, Paris, Seuil, 1975.

115

Voulez-vous un exemple qui vous montre à quoi peut servir cette enfilade de nœuds pliés qui redeviennent indépendants pour peu qu'on en coupe un seul ? Il n'est pas difficile d'en trouver un, et, pas pour rien dans la psychose. Souvenez-vous de ce qui peuple hallucinatoirement la solitude de Schreber (...). Ces phrases interrompues, que j'ai appelées messages de code, laissent en suspens je ne sais quelle substance. On perçoit là l'exigence d'une phrase, quelle qu'elle soit, qui soit telle qu'un de ses chaînons, de manquer, libère tous les autres, soit leur retire le Un ».

Jacques Lacan, *Le Séminaire, livre XXI : Les non dupes errent (1973-1974)*

19 Février 1974

« À ce nom du père se substitue une fonction qui n'est autre que celle de nommer-à. Être nommé à quelque chose, voilà ce qui point dans un ordre qui se trouve effectivement se substituer au nom du père. A ceci près qu'ici, la mère suffit généralement à elle tout seule à en désigner le projet, à en faire la trace, à en indiquer le chemin.

Si le désir de l'homme, je l'ai défini pour être le désir de l'Autre, c'est bien là que ça se désigne dans l'expérience. Et même dans le cas où comme ça, son désir, qui désigne à son moutard ce projet qui s'exprime par le nommer-à. Être nommé-à quelque chose, voilà ce qui, pour nous, à ce point de l'histoire où nous sommes, se trouve préférer je veux dire effectivement préférer...

Il est tout à fait étrange que là, le social prenne une prévalence de nœud, et qui littéralement fait la trame de tant d'existences c'est, qu'il détient ce pouvoir du nommer-à au point qu'après tout, s'en restitue un ordre, un ordre qui es de fer. Qu'est-ce que cette trace, cette trace désigne comme retour du nom du père dans le Réel, en tant que précisément que le nom du père est *verworfen*, forclos, rejeté, et qu'à ce titre il désigne si cette forclusion dont j'ai dit qu'elle est le principe de la folie même, est-ce que ce nommer n'est pas, est-ce que ce nommer n'est pas le signe d'une dégénérescence catastrophique ?

Jacques Lacan, « Le Séminaire de Jacques Lacan. RSI » (1974-1975), in *Ornicar ? n° 2*.

8 Avril 1975

« ... Ce que démontre la paranoïa du Président Schreber, qu'il n'y a de rapport sexuel qu'avec Dieu ».



Jacques Lacan, *Le Séminaire, livre XXIII : Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005.

12

« ... Cette élation dont on nous dit qu'elle est au principe de je ne sais quel sinthome que nous appelons en psychiatrie la manie ».

38

« Toujours est-il que c'est de Joyce que j'aborderai ce quatrième terme en tant qu'il complète le nœud de l'imaginaire, du symbolique et du réel.

Tout le problème est là — comment un art peut-il viser de façon divinatoire à substantialiser le sinthome dans sa consistance, mais aussi bien dans son ex-sistence et dans son trou ? ».

53

« Si j'ai si longtemps résisté à sa republication [*De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*], c'est simplement parce que la psychose paranoïaque et la personnalité n'ont comme telles pas de rapport, pour la simple raison que c'est la même chose.

En tant qu'un sujet noue à trois l'imaginaire, le symbolique et le réel il n'est supporté que de leur continuité. L'imaginaire le symbolique et le réel son une seule et même consistance et c'est en cela que consiste la psychose paranoïaque ».

69

« Stephen, c'est Joyce en tant qu'il déchiffre sa propre énigme. Il ne va pas loin parce qu'il croit à tous ses symptômes... ».

« C'est à son père qu'il adresse cette prière, son père qui justement se distingue d'être —bof— ce que nous pouvons appeler un père indigne, un père carent, celui que, dans tout *Ulysses*, il se mettra à chercher sous des espèces où il ne le trouve à aucun degré ».

70

« ... c'est le témoignage de ce par quoi Joyce reste enraciné dans son père tout en le reniant. C'est bien ça qui est son symptôme ».

77

« ¿À partir de quand est-on fou ? (...) ¿Joyce était-il fou ? ».

87

« Fou pourquoi après tout Joyce ne l'aurait-il-pas été ? Ceci d'autant plus que ce n'est pas un privilège, s'il est vraie que chez la plupart le symbolique l'imaginaire et le réel sont embrouillés au point de se continuer les uns dans les autres à défaut d'opération qui les distingue comme dans la chaîne du nœud borroméen (...). Pourquoi ne pas saisir que chacune de ces boucles se continue dans l'autre d'une façon strictement non distinguée ? Du même coup, ce n'est pas un privilège que d'être fou ».

Ce que je propose ici, c'est de considérer le cas de Joyce comme répond à une façon de suppléer à un dénouement du nœud ».

88

« Son désir d'être un artiste qui occuperait tout le monde, le plus de monde possible en tout cas, n'est-ce pas exactement le compensatoire de ce fait que, disons, son père n'a jamais été pour lui un père? ».

89

« N'y a-t-il pas quelque chose comme une compensation de cette démission paternelle, de cette *Verwerfung* de fait, dans le fait que Joyce se soit senti impérieusement *appelé* ? C'est le mot qui résulte d'un tas de choses dans ce qu'il a écrit. C'est là le ressort propre par quoi le nom propre est chez lui quelque chose qui est étrange ».

94

« Joyce a un symptôme qui part de ceci que son père était carent, radicalement carent —il ne parle que de ça. J'ai centre la chose autour du nom propre, et j'ai pensé —faites-en ce que vous voulez, de cette pensée — que c'est de se vouloir un nom que Joyce a fait la compensation de la carence paternelle. [...] Mais il est clair que l'art de Joyce est quelque chose de tellement particulier que le terme sinthome est bien ce qui lui convient».

95

« La question est plutôt de savoir pourquoi un homme normal, dit normal, ne s'aperçoit pas que la parole est un parasite, que la parole est un placage, que la parole est la forme de cancer dont l'être humain est affligé. Comment y en a-t-il qui vont jusqu'à le sentir ? Il est certain que là-dessus Joyce nous donne un petit soupçon ».

97

« Ce que je supporte du sinthome est ici marqué d'un rond de ficelle, censé par moi se produire à la place même où, disons, le tracé du nœud fait erreur ».

125

« L'incroyable, c'est que Joyce —qui avait le plus grand mépris de l'histoire, en effet futile, qu'il qualifie de cauchemar, et dont le caractère est de lâcher sur nous les grands mots dont il souligne qu'ils nous font tant de mal — n'ait pu trouver que cette solution, écrire *Finnegans Wake*, soit un rêve qui, comme tout rêve, est un cauchemar, même s'il est un cauchemar tempéré. A ceci près, dit-il, et c'est comme ça qu'est fait ce *Finnegans Wake*, c'est que le rêveur n'y est aucun personnage particulier, il est le rêve même.

C'est en cela que Joyce glisse, glisse, glisse, au Jung, glisse à l'inconscient collectif. Il n'y a pas de meilleure preuve que Joyce, que l'inconscient collectif, c'est un sinthome, car on ne peut dire que *Finnegans Wake*, dans son imagination, ne participe pas à ce sinthome.

Alors, ce qui est le signe de mon empêchement, c'est bien Joyce, justement en tant que ce qu'il avance, et d'une façon tout à fait spécialement artiste car il sait y faire, c'est le sinthome, et le sinthome tel qu'il n'y ait rien à faire pour l'analyser ».

149

« Alors, quel sens donner à ce dont Joyce témoigne ? [...] La psychologie n'est pas autre chose que l'image confuse que nous avons de notre propre corps. Mais cette image confuse n'est pas sans comporter des affects, pour appeler ça comme ça s'appelle. A s'imaginer justement ce rapport psychique, il y a quelque chose de psychique qui s'affecte, qui réagit, qui n'est pas détaché, à la différence de ce dont Joyce témoigne après avoir

reçu les coups de bâton de ses quatre ou cinq camarades. Chez Joyce, il n'y a que quelque chose qui ne demande qu'à s'aller, qu'à lâcher comme une pelure ».

149-150

« Ce qui est frappant, ce sont les métaphores qu'il emploie, à savoir le détachement de quelque chose comme une pelure. Il n'a pas joui cette fois-là, il a eu une réaction de dégoût. C'est là quelque chose qui vaut psychologiquement. Ce dégoût concerne en somme son propre corps. C'est comme quelqu'un qui entre parenthèses, qui chasse le mauvais souvenir ».

150

« ... Mais la forme, chez Joyce, du *laisser tomber* du rapport au corps propre est tout à fait suspecte pour un analyste, car l'idée de soi comme corps a un poids. C'est précisément ce que l'on appelle l'ego.

Si l'ego est dit narcissique, c'est bien parce que, à un certain niveau, il y a quelque chose qui supporte le corps comme image. Dans le cas de Joyce, le fait que cette image ne soit pas intéressée dans l'occasion, n'est-ce pas ce qui signe que l'ego a chez lui une fonction toute particulière ? Et comment écrire cela dans mon nœud bo ? »

151

« Pourquoi Joyce est-il si illisible ? [...] C'est peut-être parce qu'il n'évoque en nous aucune sympathie. Mais quelque chose ne pourrait-il pas être suggéré dans notre affaire par le fait, lui patent, qu'il a un ego d'une autre nature ? ».

152

« ... Où j'incarne l'ego comme correcteur de rapport manquant, soit ce qui, dans le cas Joyce, ne noue pas borroméennement l'imaginaire à ce que fait chaîne de réel et d'inconscient. Par cet artifice d'écriture, se restitué, dirai-je, le nœud borroméen ».

154

« ... Toutes ses épiphanies sont toujours caractérisées de la même chose, que est très précisément la conséquence résultant de l'erreur dans le nœud, à savoir que l'inconscient est lié au réel [...]. Il est tout à fait lisible dans Joyce que l'épiphanie est ce qui fait que, grâce à la faute, inconscient et réel se nouent ».

177

« [...] Car cela se tient, cela fonctionne, et des choses se passent justement à côté de ce qui fait mine de trou. Justement le tour de main de Joyce consiste, entre autres choses, à déplacer, si j'ose dire, l'aire de trou de manière à permettre certains effets. »

182

« Il me semble que dans le fonctionnement de ces textes ce sont les noms du père qui jouent à de multiples niveaux .

Mais dans 'Circé', et dans l'*Ulysse* dans son ensemble, ce qui fait bouger les choses, ce qui fait artifice, c'est le cache-cache avec les noms du père, c'est-à-dire qu'à côté justement de ce qui fait mine de trou il y a les déplacements de trou et il y a les déplacements du nom du père ».

208-209 (Annexe : Miller, J.-A., « Notice de fil en aiguille » 27 janvier 2005)

« ... Le choix que prône Lacan dans *Le Sinthome*, celui de la perspective dite ici hérétique, comporte en effet que l'orthodoxie (le normal) n'est qu'un régime particulier du sinthome, de même qu'une séquence *lawfull*, normée, régulière, n'est pas autre chose qu'une séquence *lawless* dont on a donné la loi de formation au départ (le Nom-du-Père) pour éviter tout suspens et toute surprise (quel ennui !) ».

211

« Le texte des *Mémoires*, et sa lecture par Lacan dans le Séminaire III comme dans

« D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (É., p.531-583), sont à l'arrière-plan du *Sinthome*. C'est ainsi que le « *laisser tomber* du rapport au corps propre », p.150, se réfère à la dérélition désignée dans le délire du président Schreber par le *liegen lassen*, que Lacan isole comme fondamental dans sa psychose, et qu'il traduit par *laisser en plan* (voir « D'une question préliminaire... », In *Écrits.*, pp. 560 et 563)».

243

« Non, la sagesse du sinthome n'est pas la résignation au manque, ni le retour à zéro, ni l'homéostasie de l'existence stable de l'universel sous la fêrule du prince du plaisir. Ni le *Livre de la Sagesse*, ni Hegel, ni Husserl, ni Quine, mais bien plutôt Joyce, comme l'avait si bien vu le jeune Derrida.

La sagesse joycienne est bien plutôt une « folisophie » (p.128). Elle consiste pour chacun à se servir de son sinthome, de la singularité de son prétendu « handicap psychique», pour le meilleur et pour le pire, sans en aplatir le relief sous un *common sense*»

Jacques Lacan, « Ouverture de la Section Clinique » (1976), In *Ornicar ? n° 9*.

12

« La psychose est ce devant quoi un analyste ne doit reculer en aucun cas ».

13

« Il est bien certain que le paranoïaque non seulement il s'identifie au symptôme mais que l'analyste s'y identifie également : [Freud] a maintenu que le psychanalyste ne doit jamais hésiter à délirer.

« Si j'étais plus psychotique, je serais probablement meilleur analyste. J'essaie de l'être le moins possible ».

Jacques Lacan, « Jacques Lacan. Séminaire 76-77 : L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre », in *Ornicar ?*

9 (séance 11 janvier 1977, in *Ornicar ? n° 14*)

« Entre folie et débilité mentale nous n'avons que le choix »

21 (séance 17 mai 1977, in *Ornicar ? n° 17/18*)

« Mais à la vérité, la maladie mentale qu'est l'inconscient ne se réveille pas ».